

**Pascale Maret**

**LES AILES  
DE LA SYLPHIDE**

**ROMAN**



**EDITIONS  
THIERRY  
MAGNIER**

Collection animée par Soazig Le Bail,  
assistée de Claire Beltier.

La Sylphide, c'est un elfe des bois doté d'ailes  
translucides.

La Sylphide, c'est aussi un ballet dont Lucie rêve  
de danser le rôle-titre.

Mais à trop vouloir incarner ce personnage, Lucie  
finit par constater sur elle les symptômes d'une  
étrange métamorphose.

Elle s'enfonce alors dans les bois  
pour chercher à comprendre qui elle est.  
Et ce n'est pas forcément une bonne idée.

**Pascale Maret**

**LES AILES  
DE LA SYLPHIDE**

**ROMAN**

**Illustration de couverture  
de Atsuko Ishii**



**EDITIONS  
THIERRY  
MAGNIER**



*Pour celles et ceux qui ont un jour rêvé  
de danser leur vie*



# 1

*Ça faisait trois jours que j'étais sur ce lit d'hôpital.*

*Trois jours que je refusais absolument les visites, même celles de mes parents.*

*Trois jours que je restais obstinément muette face aux médecins et aux psychologues.*

*Trois jours que j'essayais de remettre de l'ordre dans ma tête et de comprendre ce qui m'était arrivé ces derniers mois.*

*Trois jours que je reconstruisais mon histoire, jusque dans ses moindres détails.*

*Alors quand le médecin est venu me dire que des policiers aimeraient me voir, j'étais prête.*

*Ils étaient deux, un homme et une femme. L'homme avait dans les quarante-cinq ans, un grand type costaud, un peu dégarni, avec une bonne tête. Il me faisait penser à mon père, et ça m'a mise à l'aise. La femme était plus jeune, aussi grande que lui mais maigre, avec un visage osseux, des pommettes hautes, un grand nez, une grande bouche, mais finalement plutôt agréable à regarder. Ils ne m'ont pas paru inquiétants.*

*— Voilà, a dit l'homme. On sait que tu n'as voulu raconter à personne ce qui t'était arrivé*

*exactement avant qu'on te retrouve allongée toute nue au pied de cet immeuble avec quelques os cassés, mais on sait aussi que les choses ne sont pas aussi simples qu'on pourrait le penser. Il s'est passé un truc avant ta chute, tu n'étais pas seule, il y avait quelqu'un d'autre dans l'appartement, quelqu'un avec qui tu as lutté, quelqu'un qui t'a peut-être poussée...*

*– Nous sommes là pour t'aider, a continué la femme. Mais tu dois nous expliquer, nous dire qui était cette personne. Les médecins pensent que tu es capable de parler si tu le veux. Peux-tu faire cet effort?*

*J'ai hoché le menton en signe d'assentiment. Mon histoire était à présent bien au clair dans ma tête et j'allais la leur servir du début à la fin. Je leur ai dit:*

*– Vous feriez bien de vous asseoir, ça risque d'être un peu long.*

*– Pas de problème, a dit l'homme, on a tout notre temps.*

*J'ai ajouté:*

*– Je vous demande juste deux choses: d'abord je veux que le médecin sorte, ensuite vous devez promettre de ne pas m'interrompre, même si mon histoire vous paraît parfois dure à avaler.*

*Le médecin a quitté la pièce et les deux policiers ont promis, puis ils ont rapproché leurs fauteuils, l'air attentif.*

*Ils n'allaient pas être déçus.*

## 2

La première chose qu'il faut savoir à mon sujet, c'est que je suis une enfant trouvée. Mes parents ne me l'ont jamais caché. Je n'avais que quelques jours quand ils m'ont découverte au pied d'un arbre, dans la forêt où ils se promenaient, non loin de chez eux. J'étais un bébé minuscule et très pâle, avec la peau presque translucide. C'était en hiver, le 18 février exactement, l'air était vif et je n'étais couverte que d'un tissu blanc léger, pourtant je n'avais pas l'air d'avoir souffert du froid. Mes parents n'avaient pas pu avoir d'enfants, mais ils ne se résignaient pas et ils venaient de terminer les démarches nécessaires pour avoir le droit d'adopter. Quand ils m'ont vue couchée dans la mousse, ils ont évidemment pris ça pour un signe du destin. Ça n'a pas été simple pour eux de convaincre les services sociaux, il y a eu des tas d'enquêtes et de démarches, pour faire bref disons qu'ils ont réussi et sont officiellement devenus mes parents quelque temps plus tard.

Ce sont de bons parents, je n'ai rien à leur reprocher. Ils ont leurs défauts bien sûr, comme tout le monde, et depuis que je ne suis plus une enfant il nous est arrivé assez souvent de nous

accrocher. Rien de très grave. C'est juste que je me sens si différente d'eux... Ils m'adorent, je le sais, mais ils ont du mal à me comprendre. Ils sont... comment dire... trop terre à terre, ça les déconcerte, je le vois bien, que je sois aussi rêveuse et solitaire. Eux, ils sont plutôt du genre à adorer les bonnes bouffes entre amis et les soirées bruyantes, à enchaîner les activités, à parler fort, à s'agiter beaucoup. Mon père possède une entreprise de travaux publics, il connaît beaucoup de monde et ramène toujours des gens à la maison. Ça ne dérange pas ma mère, au contraire ; elle dirige la cantine de la plus grosse entreprise du coin, alors c'est une hôtesse hors pair, capable d'improviser un dîner pour dix en un clin d'œil. Tous les deux, ils aiment dire qu'ils sont « bons vivants », et je comprends que ça les inquiète d'avoir une fille comme moi, plutôt « mauvaise vivante », si je peux dire.

Ils ont toujours été très gentils, cherchant à me faire plaisir même quand mes désirs les surprenaient, et à me protéger de tout danger. J'avais les plus belles robes de princesse et de fée que je pouvais souhaiter, je disposais d'une chambre remplie de jouets que mes copines m'enviaient, j'étais inscrite à Sainte-Cécile, l'école privée la plus chic et la plus chère du coin. Et quand j'ai voulu faire de la danse classique, ma mère, après avoir pris ses renseignements,

m'a aussitôt conduite à l'Académie Taglioni, le cours qui avait la meilleure réputation parmi les mères d'élèves à Sainte-Cécile.

J'avais sept ans, et cela fait maintenant dix ans que la danse est au centre de ma vie. D'où est-ce que je tenais cette envie de danser ? Il me semble que depuis toujours je rêvais d'être une de ces gracieuses silhouettes enveloppées de tulle, délicatement posées sur le bout minuscule d'un chausson de satin rose, mais je me souviens très nettement que c'est en regardant un ballet à la télévision un soir de Noël, tandis que mes parents finissaient de festoyer avec la famille, que j'ai décidé que je ne pourrais plus continuer à vivre si je ne devenais pas l'une de ces créatures merveilleuses. C'était le ballet *Giselle*. J'avais pris le programme en route, au moment du deuxième acte, quand Giselle est morte et a rejoint le monde des « Willis », c'est-à-dire les fantômes des jeunes filles tuées par un chagrin d'amour. Évidemment à l'époque je n'ai pas vraiment saisi l'histoire, ça m'a seulement coupé le souffle tellement c'était beau. Les Willis glissaient dans la clairière baignée de lune, légères et irréelles. Depuis, j'ai eu l'occasion de voir le ballet sur la scène de l'Opéra de Paris, et c'est bien autre chose, mais même à la télé, c'était magique. Dès l'émission terminée, je me suis précipitée à la salle à manger et j'ai hurlé : « Je veux changer ma commande au Père Noël, vite, vite, s'il vous

plaît! » Ça peut sembler ridicule, à sept ans je croyais encore dur comme fer au Père Noël. Quand mon père avait essayé de m'expliquer que ce n'était qu'une jolie histoire, j'avais refusé de le croire. J'étais convaincue qu'au-delà du monde visible il existait une autre réalité que seuls les plus sensibles d'entre nous pouvaient percevoir. La suite m'a prouvé que j'avais raison. Pas pour le Père Noël, malheureusement.

Pour en revenir à cette soirée, j'ai donc déclaré à mes parents que les cadeaux que j'avais commandés ne m'intéressaient plus, que je ne désirais qu'une chose, une tenue de danseuse : la longue jupe de gaze légère et ces chaussons magiques qui permettent de se hisser sur la pointe des pieds. Au début personne ne comprenait, puis quand ma mère a réussi à démêler mes propos incohérents, l'assemblée a ri de bon cœur, pour ma plus grande vexation. Mes parents m'ont expliqué que le Père Noël était déjà en route et ne pouvait plus rien changer, mais qu'ils se chargeraient, eux, d'aller acheter avec moi un tutu et des pointes. Ma tante a alors décrété :

– Il faudrait surtout l'inscrire à un bon cours de danse, si ça l'attire. C'est de toute façon excellent pour le maintien.

– Ça te plairait ? a demandé mon père.

Peu après j'ai donc débarqué au cours Taglioni. Il a fallu d'abord passer par le bureau de Mademoiselle Picot, la directrice et principal

professeur de l'école. J'ai été très déçue en la voyant : cette dame d'âge mûr, un peu enrobée, n'avait absolument rien à voir avec les créatures de *Giselle*. Elle a dû remarquer mon air renfrogné car elle m'a demandé si j'étais bien sûre de vouloir suivre des cours de danse classique, parce que c'était une discipline très exigeante et que ce n'était pas la peine de commencer si je n'étais pas motivée. Ma mère lui aurait sans doute assez sèchement répliqué, si entre-temps mes yeux ne s'étaient posés sur une affiche où l'on voyait une danseuse en long tutu, comme à la télévision, une jambe à demi pliée, l'autre incroyablement levée derrière elle. J'ai crié :

– Giselle !

La dame a abandonné son air sévère pour un petit sourire :

– Non, ce n'est pas « Giselle » mais « la Sylphide », et cette position s'appelle une arabesque. Ça te plaît ?

J'ai hoché la tête avec conviction. Ensuite Mademoiselle Picot m'a fait me pencher en avant, en arrière, et m'a tordu les jambes dans tous les sens sous l'œil réprobateur de ma mère. À mon grand soulagement, cet examen a paru la satisfaire :

– Bon, elle est souple et elle est naturellement en dehors, c'est bien.

Être souple, je comprenais, mais « en dehors » ? En dehors de quoi ? J'avais l'impression d'entrer

dans un monde mystérieux qui possédait son propre code, un monde « en dehors » de la réalité banale et du quotidien. Et cette dame avait vu au premier coup d'œil que moi aussi, « naturellement », j'étais « en dehors ».

J'ai tout de suite adoré les cours de danse. D'abord, il y avait les préparatifs à la maison : enfiler le collant rose, placer le justaucorps bleu ciel et les chaussons dans mon petit sac, et faire le chignon. Mon père avait commandé à Paris un tutu long et j'avais été très déçue d'apprendre que je ne pourrais pas le porter en cours. Pour me consoler, je l'enfilais dès que je rentrais de l'école et passais le plus clair de mon temps à faire bouffer les épaisseurs de tulle autour de mes jambes maigrelettes. « Tulle », le mot est aussi léger et délicat que l'étoffe qu'il désigne. Un petit mot qui ne pèse rien. Je n'ai pas eu droit non plus aux chaussons de pointe : on devait avoir au moins dix ans et deux années de cours derrière soi pour pouvoir enfiler les chaussons magiques.

J'aimais malgré tout la tenue de travail règlementaire du cours des « bleues », et les chaussons de demi-pointes étaient déjà un ravissement. Quant au chignon, bien serré dans sa résille, il était le signe indiscutable que je n'étais plus une petite fille comme les autres, mais que j'appartenais à la race des ballerines. Je supportais encore plus mal que Mademoiselle Picot

la tenue négligée de certaines élèves : collant tire-bouchonné, élastique du chausson décousu et coiffure approximative, ou pire, l'attitude insouciante et dissipée des moins motivées. Je trouvais qu'elles étaient indignes d'être initiées à l'art sublime du ballet. J'étais, moi, d'un sérieux absolu et d'une application que rien ne pouvait distraire, et comme j'avais en plus des dispositions physiques, j'ai fait de rapides progrès. Très vite la danse est devenue ma préoccupation essentielle et l'école, qui ne m'avait jamais beaucoup intéressée, m'est encore davantage apparue comme une perte de temps. Les maîtresses et plus tard les professeurs pouvaient se plaindre de mon peu d'entrain, cela m'était égal, seul le jugement de Mademoiselle Picot m'importait. Je redoutais de lui déplaire et de susciter ses critiques, souvent très dures ; parce que j'étais une de ses meilleures élèves, elle était d'une exigence terrible avec moi. Je ne dirais pas qu'elle « m'aimait bien », c'était plus compliqué que cela : j'avais parfois l'impression qu'elle aurait voulu se glisser dans mon corps et, dans une certaine mesure, elle y parvenait. Mes jambes se levaient, mes bras s'allongeaient, mes pieds se tendaient pour obéir à sa volonté, elle me dictait le mouvement comme si elle avait pris possession de mes membres. Mon corps était soumis aux règles qu'elle lui imposait, il cherchait à se plier à l'image idéale qu'elle

dessinait pour lui. L'esprit et le corps se livrent une lutte continuelle et impitoyable pour savoir lequel dominera l'autre, et moi j'avais décidé que mon corps devait obéir.